

# L'EXPOSITION DE PARIS

## DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 12 octobre 1889.

N° 43

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



FÊTE DE NUIT A L'ESPLANADE DES INVALIDES. — LA DANSE CANAQUE.



## FÊTE DE NUIT

A L'ESPLANADE DES INVALIDES

Les exposants et les divers établissements installés à l'Esplanade des Invalides se plaignaient depuis quelques semaines d'être abandonnés le soir par le public. Et, en effet, l'Esplanade est presque déserte, une fois la nuit venue. Chacun pourtant y a fait des frais considérables : la lumière électrique, plus coûteuse à établir dans cette partie de l'Exposition, fonctionne partout; on a ouvert des théâtres, des restaurants, des cafés, des concerts. Le malheur est que le public profite de ces distractions dans la journée, et se réserve le soir pour les fontaines lumineuses; il émigre donc de l'Esplanade pour aller s'asseoir autour des bassins du Champ de Mars.

On a voulu réagir contre cet injuste abandon et les commissaires généraux de l'Algérie, de la Tunisie et des colonies se sont mis d'accord avec l'administration pour organiser des fêtes originales qui attirent le public à l'Esplanade des Invalides. Le jour choisi est le mardi.

Deux de ces fêtes ont déjà été données. Il n'était pas douteux qu'avec les éléments si variés dont on dispose, elles ne fussent pittoresques. Celle de mardi dernier a été particulièrement brillante. Elle a commencé par la distribution des récompenses accordées aux lauréats des musiques qui avaient pris part au concours du Trocadéro.

M. Tirard, M. Georges Berger, M. Henrique, commissaire général des colonies, M. des Tournelles, commissaire adjoint, M. Étienne, sous-secrétaire d'État, avaient pris place sur une estrade improvisée devant le grand perron du palais central des Colonies. Après quelques morceaux exécutés par les musiques présentes, M. Altès, l'ancien chef d'orchestre de l'Opéra, président du comité de ce concours, a proclamé les noms des sociétés récompensées. Puis M. Tirard a prononcé une courte allocution dans laquelle il a félicité les membres de ces sociétés, qui, de l'avis de tous, ont fait preuve de qualités de premier ordre.

Après cette cérémonie a commencé le défilé de tous les indigènes de l'Esplanade.

Ce sont d'abord les spahis sur leurs chevaux magnifiquement harnachés et les cavaliers sénégalais, d'un noir d'ébène, drapés dans leurs manteaux rouges, puis les spahis et les janissaires à pied; viennent ensuite les détachements d'indigènes : les réguliers annamites, les Tonkinois, les cipayes, l'infanterie du Sénégal, précédés par la Noubia algérienne qui joue ses marches arabes. Voici tous les acteurs du théâtre annamite, revêtus de leurs plus beaux costumes, cachés sous leurs masques effrayants, et poussant par instants leurs cris de fauves. Voici les femmes : les Algériennes voilées, les Tunisiennes en larges pantalons et en petites vestes brodées, les Javanaises serrées dans leurs robes de velours et coiffées de leurs diadèmes et de leurs casques.

Les pousse-pousse suivent, deux par deux, traînant leurs petites voitures; puis marchent les traîneurs de palanquins, des palanquins en bois doré, abrités par des rideaux aux vives couleurs. Après les jaunes, voici les noirs : les Sénégalais dans leurs longues chemises bleues, les Pahouins, les nègres du Congo et les indigènes de la Nouvelle-Calédonie.

Alors apparaît la procession du dragon tonkinois : le monstre s'avance, porté par plusieurs

indigènes cachés sous sa carapace, précédé de porteurs d'étendards, de bannières, de parasols et de lanternes allumées, et suivi de guerriers fantastiques, qui agitent leurs lances, leurs halberdiers et leurs gongs.

Le spectacle est superbe, éclairé par des feux de Bengale de toute couleur. Les étoffes de soie bigarrées, les broderies, les bijoux clinquants, les drapeaux, les armes, les instruments de musique jettent un éclat féerique sous les lumières de l'éclairage électrique.

A dix heures, les Canaques ont dansé le pas national du *Pilou-Pilou*, sur la place de Papeïti, pendant que les bonzes annamites officiaient dans la pagode des dieux.

Les princes tunisiens, Taïeb-Bey, Mohamed-Bey, accompagnés du général Valensi et du général Mohamed-el-Asfour, maire de Tunis, ont assisté à ce curieux défilé. Ils avaient pris place à l'un des balcons du palais de la Tunisie, dont la façade était brillamment illuminée. Sur les marches du perron qui conduit au patio, des banquettes avaient été disposées pour les invités.

En somme, succès complet; on s'écrasait littéralement dans l'avenue centrale, dans les allées et sous les quinconces. Chacun louait les organisateurs de cette fête et demandait qu'elle fût régulièrement répétée chaque semaine. Une fois la procession terminée, la foule s'est répandue dans les pittoresques établissements de l'Esplanade, chez les Aïssaouas, au café tunisien, au théâtre annamite, au café créole, au kampong javanais.

## L'EXPOSITION DE LA SOIE

## LA SOIE SAUVAGE

Il n'y a qu'un cri sur ce point : l'exposition des soieries est une des merveilles de l'Exposition de 1889. Celui qui n'en conviendrait point se ferait envoyer chez l'opticien, afin de le pourvoir au plus vite de lunettes; mais personne ne s'en avise.

Il ne manque point de médecins Tant-Pis qui, après un examen superficiel des difficultés au milieu desquelles languissait l'industrie lyonnaise il y a quelques années, ont démontré scientifiquement que le mal était incurable. On imprime encore couramment que Lyon se meurt. Lyon laisse dire. Comme le philosophe ancien qui prouvait le mouvement en marchant, il démontre qu'il n'est point mort, en accumulant les manifestations de la plus active vitalité. Sachez, sans plus tarder, qu'à aucune époque la soie n'a fait travailler autant de métiers qu'à l'heure actuelle dans la région lyonnaise. C'est une bonne nouvelle que j'aime autant vous communiquer tout de suite.

Nous en avons pour garant, en premier lieu, l'exposition même, ces éblouissants étalages où triomphent des étoffes que n'auraient pas mieux tissées les fées, car elles sont sans défaut, et, en second lieu, les publications que Lyon nous envoie : le

grand ouvrage de M. Natalis Rondot, *les Soies*, espèce d'encyclopédie sérienne où ont été réunis, après quarante années de recherches savantes, tous les renseignements que l'on possède aujourd'hui sur les diverses espèces de vers à soie; un travail de la chambre de commerce, *la Fabrique lyonnaise de soieries* (1789-1889); un travail de M. Ed. Aynard, *Lyon en 1889*, qui, pour la claire disposition des matières, la fermeté du style et de la pensée, la variété et l'élévation des aperçus, est un modèle de monographie à proposer en exemple.

Ces publications sont un commentaire indispensable de l'exposition. La situation de l'industrie lyonnaise a besoin, en effet, d'être analysée pour être comprise.

Ainsi, si vous rapprochez des statistiques de l'année dernière celle de 1872, vous voyez qu'en 1872 la production totale de la fabrique lyonnaise était évaluée à 460 millions, et, en 1888, à 400 millions seulement. On travaille donc moins, il y a donc décadence? C'est le contraire. Mais aujourd'hui on tisse beaucoup plus d'étoffes mélangées qu'en 1872, étoffes moins chères que les étoffes de soie pure. Puis, à cette époque, le prix de la soie montait jusqu'à 100 francs le kilogramme; il est tombé à 50 francs en 1888. De sorte qu'on a fait plus d'étoffes l'année dernière et que, cependant, la valeur en est moindre. Calculée sur les prix de 1872, cette production de 400 millions équivaldrait à une production de 600 millions.

Ainsi encore, vous voyez qu'il existait dans les murs de Lyon plus de 35,000 métiers en 1870 et qu'aujourd'hui il n'en reste pas 12,000. N'est-ce pas un signe irrécusable de déclin? Point du tout. Ces 23,000 métiers qui ont disparu de Lyon en dix-huit ans n'ont pas cessé de battre : ils ont simplement émigré dans le pays environnant, où le fabricant se procure le travail à meilleur marché. A ces 12,000 métiers en fonction à Lyon il faut joindre en effet 55 à 60,000 métiers à la main montés dans les campagnes et 20,000 métiers mécaniques dont les neuf dixièmes sont également installés dans les départements voisins.

Un métier mécanique faisant trois fois autant de besogne qu'un métier à la main, c'est donc d'une force totale équivalente à 130,000 métiers à la main environ que la fabrique lyonnaise dispose aujourd'hui. A aucune époque de son histoire, elle n'a été aussi puissante; l'Exposition de 1889 en montre le point culminant.

Nous avons, par vanité, tellement l'habitude de dire du mal de nous-mêmes (c'est une façon d'éviter le ridicule de trop croire en soi, une sorte de fatuité à rebours), qu'il n'est pas inutile d'insister



sur ce chiffre de 20,000 métiers mécaniques. On représente en général le fabricant français comme un retardataire qui ne sait pas transformer son outillage pour profiter du progrès de son temps. Rien n'est moins vrai à Lyon. Aucune fabrique étrangère, ni Zurich, ni Crefeld, n'est jusqu'ici entrée aussi hardiment dans la voie du tissage mécanique.

Avant d'examiner les étoffes, arrêtons un moment à l'entrée de la salle de l'exposition lyonnaise. Il y a là quelques vitrines qui n'attirent point le regard et qui sont cependant du plus vif intérêt : elles contiennent le secret de la prospérité de Lyon.

La chambre de commerce y a représenté toutes les institutions qu'elle a créées et qu'elle entretient pour les besoins de sa grande industrie. Voici la « condition » des soies avec ses appareils : les soies mises dans le commerce ne peuvent, sans fraude, contenir plus de 11 0/0 d'eau ; la condition donne à l'acheteur les moyens de vérifier que cette proportion n'est pas dépassée. Voici le bureau de titrage des soies : l'acheteur s'y assure du degré de finesse de la soie qu'il acquiert. Voici le bureau de décreusage. Les fibres de la soie sont enveloppées d'une sorte de fourreau qu'on appelle le grès. Pour nettoyer les fibres de ce grès, on les décreuse. Avant le décreusage, on a de la soie grège ; après le décreusage, on a de la soie cuite. Le bureau de décreusage constate comment l'opération a été faite. Ces trois sortes d'épreuves garantissent à la fabrique lyonnaise la qualité des matières qu'elle emploie.

Ce que j'admire le plus dans cette organisation que les étrangers ont tous plus ou moins copiée, c'est qu'elle est le produit spontané de l'initiative lyonnaise. Le contrôle des métaux précieux par l'État est une cause de ruine pour les industries qui les travaillent, tandis que le contrôle de la soie institué par les fabricants est un des instruments de leur fortune. Ne négligeons aucune occasion de faire ressortir les avantages de la liberté. C'est parce qu'ils sont habitués à agir par eux-mêmes, que les fabricants lyonnais sont devenus ces incomparables industriels si savants dans leur profession, si énergiques et si ingénieux, qu'aucun caprice de la mode, aucune crise imprévue ne les surprend sans ressources. Vous les croyez abattus, comme il y a quelques années, c'est que vous ne savez pas avec quelle rapidité de jugement et quelle souple activité ils se plient à des conditions nouvelles. Et les voilà qui reparaissent transformés, plus vivants que jamais, toujours supérieurs aux événements.

La chambre de commerce a fondé, en

outre, un musée d'art et d'industrie célèbre par ses belles collections d'étoffes, une école de commerce et de tissage, une école de chimie industrielle, une école centrale, des cours de comptabilité pour les jeunes filles. Elle a tout fait, comme on voit, pour assurer à la fabrique un personnel d'élite.

Sur la proposition des deux historiens de la soie, MM. Pariset et Natalis Rondot, elle a fondé en dernier lieu un laboratoire où l'on a entrepris méthodiquement l'étude de la soie et des vers à soie. Que pouvait-il bien rester à faire dans ce département si connu de l'histoire naturelle ? demanderez-vous. — Mon Dieu, à peu près tout.

Il y a quelques jours, m'étant livré au plaisir de la pêche à la ligne dans une partie de campagne et ayant eu la chance d'attraper quelques chevennes, la fantaisie me prit de me renseigner sur les mœurs de ma capture. J'ai ouvert un traité de pêche, et qu'ai-je appris ? C'est que le chevenne, ce poisson dont cent mille pêcheurs sont prêts à attester l'existence la tête sur le billot, le chevenne est une bête fabuleuse. On donne comme chevennes en France douze ou quinze espèces parfaitement distinctes. Quel est le vrai chevenne dans le nombre ? Les registres de l'état civil sont encore si mal tenus parmi nos poissons blancs qu'on ne sait pas. Et notre ami de Cherville a la bonté de tolérer que les ichtyologues dorment tranquilles !

Eh bien ! il en va un peu de même chez les vers à soie. L'humanité consommait pour 1 milliard de soie par an sans se soucier des chenilles qui la filent. Les savants baptisaient comme *Bombyx mori* tous les vers domestiques. Or, il paraît que ce nom, comme celui du chevenne, rassemble illégitimement des espèces différentes. On en a reconnu déjà six aux Indes, plus une septième au Japon, et les magnaneries chinoises sont encore très mal étudiées. Quant à l'espèce la plus commune, comme elle est répandue aujourd'hui dans toutes les parties tempérées du globe, elle ne s'est pas reproduite sur une aire aussi vaste sans subir l'influence de milieux si divers : elle a produit de nombreuses variétés. Quelles sont les propriétés de ces variétés ? voilà ce qui était très mal connu et voilà ce que le laboratoire de Lyon s'efforce de débrouiller.

L'extrême Orient a répondu avec empressement à ces demandes d'échantillons, tandis qu'en France elles ont laissé les éleveurs à peu près indifférents. En extrême Orient, on voit que notre logique n'est pas celle des hommes à face jaune ; il est admis, en bloc, que nous sommes une race étonnante, et l'on souscrit à nos

désirs sans même essayer de les comprendre. Mais, en France, nous nous désintéressons de ce que nous ne comprenons pas. Et il faut croire qu'on n'a pas compris l'utilité des recherches du laboratoire.

Le but en est cependant tout pratique. Un exemple vous le rendra sensible. On fabrique, sous le nom de peau de loutre, une étoffe que toutes les dames connaissent, car elle a été fort à la mode en ces dernières années. Elle imite la fourrure et, pour être comme elle rebelle aux empreintes, infoulable aux contacts, il faut qu'elle soit faite d'une soie très élastique et très résistante. La peluche des chapeaux hauts de forme, au contraire, exige une soie molle, obéissante à la brosse, incapable de se redresser d'elle-même. Ainsi, ces deux sortes de soie doivent avoir des qualités absolument opposées.

Comment les trier ! Jusqu'ici les fabricants n'avaient, pour se guider dans leur choix, que les traditions de leur propre expérience. Ils étaient aidés par le fileur et par le moulinier, qui savent préparer la soie en vue de l'étoffe à laquelle elle est destinée. Et si Lyon conserve une si grande supériorité sur ses rivaux, c'est au savoir et à l'habileté des uns et des autres qu'il le doit. Cependant supposez que toutes les variétés et toutes les espèces de vers à soie aient été l'objet d'une classification scientifique, que l'on ait déterminé avec une précision rigoureuse que telle variété donne une soie fine, telle une soie forte, telle une soie élastique, telle une soie rigide, et ainsi de suite, voyez avec quelle sûreté les fabricants pourraient procéder ; ayant calculé les qualités à donner à une étoffe qu'ils projettent, ils n'auraient qu'à se reporter à ces descriptions pour savoir quelle sorte de soie ils devraient se procurer. Un choix rationnel remplacerait l'empirisme actuel.

Tel est le progrès que le laboratoire prépare.

Parmi les questions qu'il étudie, il en est une qui a surgi depuis l'Exposition de 1878 et qui est par conséquent une nouveauté : c'est la question des soies sauvages.

Ces soies sont connues depuis longtemps, les pongis et les tinsahs ont été à la mode, la fabrique lyonnaise la première les a employées à diverses reprises. Un Français, M. Teissié du Mottay, a découvert en 1875 le moyen de les décreuser, mais on ne s'en occupa pas activement, et elles n'ont donné lieu à une fabrication considérable et suivie que dans ces dernières années.

A l'Exposition de 1878, un Anglais,





L'INTÉRIEUR D'UNE TENTE DANS LE VILLAGE CANAQUE.





INTÉRIEUR DU PAVILLON ESPAGNOL DES PRODUITS ALIMENTAIRES.



M. Thomas Wardle, avait réuni dans une petite vitrine une collection destinée à montrer, premièrement : les papillons, les cocons et les soies des vers sauvages de l'Inde, et, secondement, le parti que l'industrie européenne en pouvait tirer. Cette vitrine fut peu remarquée; mais M. Wardle poursuivit sans se décourager son œuvre de vulgarisation en Angleterre, et il a été le principal initiateur du mouvement qui pousse aujourd'hui l'Inde et la Chine à produire ces soies en plus grandes quantités et les fabriques européennes à en faire un plus grand usage.

La chambre de commerce de Lyon a envoyé à son tour à l'Exposition de 1889 une collection des vers sauvages de l'Inde et de la Chine. Il y en a une douzaine d'espèces. Les unes sont à demi sauvages seulement; c'est-à-dire que l'éclosion des œufs est faite artificiellement; puis les vers sont abandonnés sur les buissons qu'ils affectionnent; ils se développent librement, les indigènes ne prenant d'eux plus d'autre soin que de les protéger contre les oiseaux au moyen d'épouvantails ou de filets. Les autres sont sauvages tout à fait; les cocons se recueillent dans les bois, comme des noisettes.

L'un de ces cocons, celui du *Circula trifenestrata*, est une véritable curiosité naturelle. Il a exactement l'apparence, la nuance et l'éclat d'un filigrane d'or. Même quand on est prévenu, on a de la peine à se persuader qu'il n'était pas doré.

Deux espèces seulement, l'*Antheraea mylitta* de l'Inde et l'*Antheraea pernyi* de la Chine, alimentent jusqu'ici les importations de soie sauvage en Europe. Nulles il y a quelques années, ces importations s'élèvent aujourd'hui à 50,000 kilogrammes par an.

Ces soies n'ont point les qualités de la soie domestique; mais elles en ont d'autres qui les rendent précieuses dans les étoffes où la force, la ténacité et l'élasticité sont nécessaires. La peau de loutre, dont je parlais plus haut, est faite avec des soies sauvages. Les ressources dont disposait la soierie se trouvent accrues de ces qualités nouvelles. Autre avantage : ces soies obtenues sans frais d'éducation sont moins chères que la soie domestique, et plus la fabrique abaisse le prix de ses produits, plus s'accroît la clientèle à laquelle elle s'adresse.

Le laboratoire lyonnais étudie donc avec persévérance tout ce qu'il y a encore d'obscur dans cette histoire des vers sauvages, qui est réellement née d'hier en dépit des travaux antérieurs. L'industrie ne saurait trop se féliciter de ce concours de la science; on le voit par ce qui se passe actuellement dans l'élevage des vers à soie en France.

On sait que cette source de richesses a failli être complètement tarie par la pébrine. De 1,600,000 kilogrammes, la production annuelle de la soie dans notre pays est tombée à 365,000. Presque partout les paysans découragés ont arraché leurs mûriers.

M. Pasteur préluda à ses grands travaux par des recherches sur cette maladie. Elle se manifestait par la présence de corpuscules sur les vers malades. M. Pasteur eut l'idée d'examiner les papillons au microscope, de n'apparier que ceux qui étaient sans corpuscules et de les faire pondre dans un endroit clos, loin du contact des bêtes contaminées. Le remède était trouvé. Les papillons sains donnaient des œufs sains, et les œufs sains des vers sains.

« Nul n'est prophète en son pays » est un proverbe essentiellement français. Ce remède était si simple, que personne ne le prit au sérieux. De quoi se mêlait ce savant ?

On fut moins incrédule en Italie, et nos éleveurs ont fini par aller de l'autre côté des Alpes reprendre la découverte de notre compatriote. Aujourd'hui, grâce à cette intervention de la science, nos races de vers à soie sont régénérées et l'industrie séricicole se relève. En 1888, la production est remontée à 800,000 kilogrammes, chiffre qu'on n'avait plus revu depuis trente ans.

En même temps est née une industrie nouvelle, celle du grainage. Non seulement nous ne demandons plus de graines de vers à soie à l'étranger, mais les nôtres se sont acquises une telle réputation, que c'est l'étranger qui nous en demande. Nous en exportons maintenant pour plus de 10 millions par an. Ces graines, à cause de leur pureté, donnent des rendements inconnus des anciens éleveurs. Autrefois, on obtenait 20 à 25 kilogrammes de cocons par once de graine éclosée; aujourd'hui, on en obtient 60 et jusqu'à 70 kilogrammes.

PAUL BOURDE

## LE CAMPMENT CANAQUE

La petite colonie canaque amenée à Paris par un homme extrêmement intelligent, M. Léon Gauharou, se compose de dix personnes, sept hommes et trois femmes, dont une est protestante. Contrairement à la légende qui, au début, faisait regarder ces braves gens comme de féroces anthropophages, capables de dévorer un enfant sur le pouce, les habitants du village sont extrêmement doux et nullement sauvages. L'un d'eux, même, porte fièrement une médaille d'honneur décernée par la France.

Les Canaques ont la peau d'un ton chocolat qui semble tenir le milieu entre la race nègre et le type chinois ou mongol. Les corps sont

forts et bien proportionnés, les traits ne sont pas désagréables. Le chef de la troupe, chef puissant dans son pays, est jeune, grand, élégant, je dirai même distingué, sous sa réserve un peu hautaine.

Les tentes, en forme de pains de sucre, sont uniformes et d'une simplicité rudimentaire. Elles sont construites avec des troncs d'arbres de petite taille, reliés entre eux avec des cordes et des lianes; la toiture est recouverte d'écorce de maouli. Ces cases, sans autre ouverture qu'une porte basse, conservent, même par des chaleurs torrides, une température fraîche extrêmement saine et agréable. La tente du chef se distingue par les *Tabous* monumentaux qui en décorent l'entrée. Ces tabous sont des fétiches naïvement sculptés, grossièrement bariolés de rouge et de noir, qui ont été spécialement exécutés par les artistes du cru en vue de l'Exposition. Ces monstres informes représentent le génie du mal, qui est à peu près la seule divinité des Canaques.

Avec les armes suspendues au poteau central, ces grimaçants tabous sculptés à même la légère charpente, ces parois d'écorce, l'intérieur de la tente principale que reproduit notre gravure est d'une rigoureuse exactitude. Seul, le costume des habitants a été modifié : à l'Esplanade des Invalides, il est moins pittoresque et moins... primitif.

FRANTZ JOURDAIN.

## LE PAVILLON ESPAGNOL DES PRODUITS ALIMENTAIRES

Après avoir franchi la passerelle de l'Alma, en venant du Champ de Mars, traversez la partie des galeries de l'Alimentation où sont exposés les produits agricoles. Au bout de ces galeries, sur les bords de la Seine, s'élève un édifice monumental, composé d'une vaste façade blanche, à fenêtres ogivales; au-dessus du rez-de-chaussée en briques rouges, sont encastrées des faïences bleues et des reproductions de bas-reliefs religieux ou héroïques. A droite et à gauche, un large escalier accède à deux pavillons d'angle, en forme de tourelles carrées, couronnées de sculptures : on dirait un palais de Tolède. Mais une inscription gigantesque empêche toute méprise.

On y lit : « PRODUITS D'ESPAGNE. »

Nous sommes, en effet, devant le Pavillon des Produits alimentaires espagnols, et son habile architecte, M. Mélida, s'est inspiré des plus beaux monuments historiques de style mauresque.

Gravissons les marches de l'escalier de gauche. Un large portail, chargé de ferrures comme une porte de prison, s'ouvre devant nous. Dans la salle où nous pénétrons, et qui occupe toute la tourelle, sont exposés sur des étagères des eaux minérales, des savons, des tablettes de chocolat, et, pêle-mêle, des conserves d'oranges, d'anchois, de cerises, des liqueurs, de l'huile d'olive, etc.

Les deux salles suivantes contiennent d'autres étagères et de nombreuses vitrines, remplies d'innombrables échantillons du commerce et de l'industrie espagnols, depuis la cristallerie et les cartes à jouer, jusqu'au minerai de fer. Au centre, une jeune pianiste, le poignet droit orné d'un bracelet à clochettes, exécute, pour la plus grande joie des visiteuses, un morceau intitulé *le Carillonneur* et dont l'origine espagnole nous paraît suspecte.



Autour d'elle, une profusion de chocolat et de conserves, de gâteaux secs, de fragments de bois de toute essence, et un trophée de pêche, très ingénieusement agencé au moyen de filets sur lesquels des groupes de sardines argentées forment le nom de l'exposant.

Plus loin, des colonnes de tonnelets, dont la dimension diminue à mesure qu'ils s'élèvent vers le plafond.

Dans la dernière salle, — celle qui occupe la tourelle de droite, — une jolie voiture cubaine avec essieu en bois, très haute sur roues, surchargée de petits tonneaux et de caisses de rhum : c'est un curieux spécimen des charrettes qui servent aux transports dans les colonies espagnoles. Et, auprès d'échantillons de laine, de liège, d'huile d'olive et de chaussures élégantes, est accrochée une toile représentant diverses scènes de la cueillette

et de la vente du safran. Enfin, près de la porte qui s'ouvre sur l'escalier, des chefs-d'œuvre de confiserie, où le sucre multicolore dessine un portrait de femme aux cheveux carotte et à robe rose surchargée de dentelles, et une tour Eiffel pavoisée de drapeaux, en sucre candi comme son armature.

Il semblerait que nous ayons parcouru tout le palais et qu'il n'a plus de secrets pour nous. Il n'en est rien; du bas des marches de l'escalier, nous lisons sur la façade : *Caves et vins d'Espagne*.

Cette inscription ouvre de trop gracieux horizons pour ne pas nous laisser tenter.

Nous franchissons le seuil et pénétrons dans une immense salle dont le plafond est formé d'énormes solives de chêne.

Cette salle, qui couvre plus de mille mètres, est divisée dans toute sa longueur par une double rangée de colonnes massives à lourds chapiteaux sculptés. Entre ces colonnes s'élèvent des pyramides de bouteilles, ayant pour piédestal des arcs de triomphe variés dont les colonnettes sont faites de bouteilles transparentes, de diverses couleurs suivant les vins qu'elles renferment. Ici, c'est un tronc d'arbre colossal, aux flancs duquel reposent, dans un épais nid de mousse, des échantillons de tous les crus de l'Andalousie, de l'Aragon et de Castille; là, des tonneaux entre-croisés l'un sur l'autre; des étagères figurant un autel, — l'autel de Bacchus. Plus loin, une demi-rotonde à treillage gris simule une voûte avec fronton rouge et jaune en bois découpé, où s'enroulent des branches flexibles de vigne, surchargées de grappes artificielles.

Contre les parois de ce cellier gigantesque, sont disposés des gradins où se coudoient les

vins du continent et des colonies espagnoles. Partout des fûts de toute taille et des flacons de toute forme; partout des étagères et des caisses où les bouteilles sont braquées sur le visiteur comme des couleuvrines (peut-être de là vient le mot populaire de « canon » : il faudrait alors le remplacer par « mitrailleuse »); partout des récipients de verre ou de cristal, au casque d'or ou d'argent, au hausse-col rouge ou vert, — sans doute suivant les « armes » auxquelles ils appartiennent; partout des entassements de litres et de bouteilles, autour desquels des ceps couverts de feuilles et de fruits serpentent gracieusement, s'enroulant autour des piliers ou disposés dans les angles en forme de consoles.

Une incessante coulée de « humeurs de piot » de tous les âges et de tous les sexes passe curieusement en revue cette artillerie

de vue artiste. Cette réunion d'étudiants ou de curieux de tous les âges, entourant un maître de la science au moment de ses plus étonnantes expériences, aussi admirablement groupée qu'elle soit, attirera bien plus les regards si l'on peut connaître le nom de chaque personnage. C'est pour cela que nous les avons placés ici, grâce à l'obligeance de l'auteur. Nous empruntons à notre aimable confrère, M. Goetschy, la description suivante de la scène représentée par l'artiste :

« La salle où se donne la leçon est éclairée par deux larges fenêtres donnant sur l'une des cours de l'hôpital.

« Le professeur est debout à la droite du tableau, tête nue, l'un des bras au corps, l'autre à demi tendu, dans un geste qui lui est familier, ayant devant lui son auditoire. A ses côtés,

M. Babinski, son chef de clinique, soutient une hystérique entre ses bras... Tout près de la malade, attentive à tous ses mouvements, se tient une surveillante. Elle est bien connue des visiteurs et des hôtes de la maison. C'est la mère Botard, une brave femme, intelligente et dévouée, la doyenne du service.

« Les auditeurs se sont installés de leur mieux à la table des élèves, sur les chaises et les tabourets qui garnissent la salle, dans les embrasures des fenêtres et le long des murs; les uns assis, les autres debout, ils suivent la leçon du maître avec une attention vive en observant le sujet. Le tableau est vivant, mouvementé, étudié de près, exact assurément. La tête et les épaules de la malade sont deux morceaux très fins et dessinés à ravir.

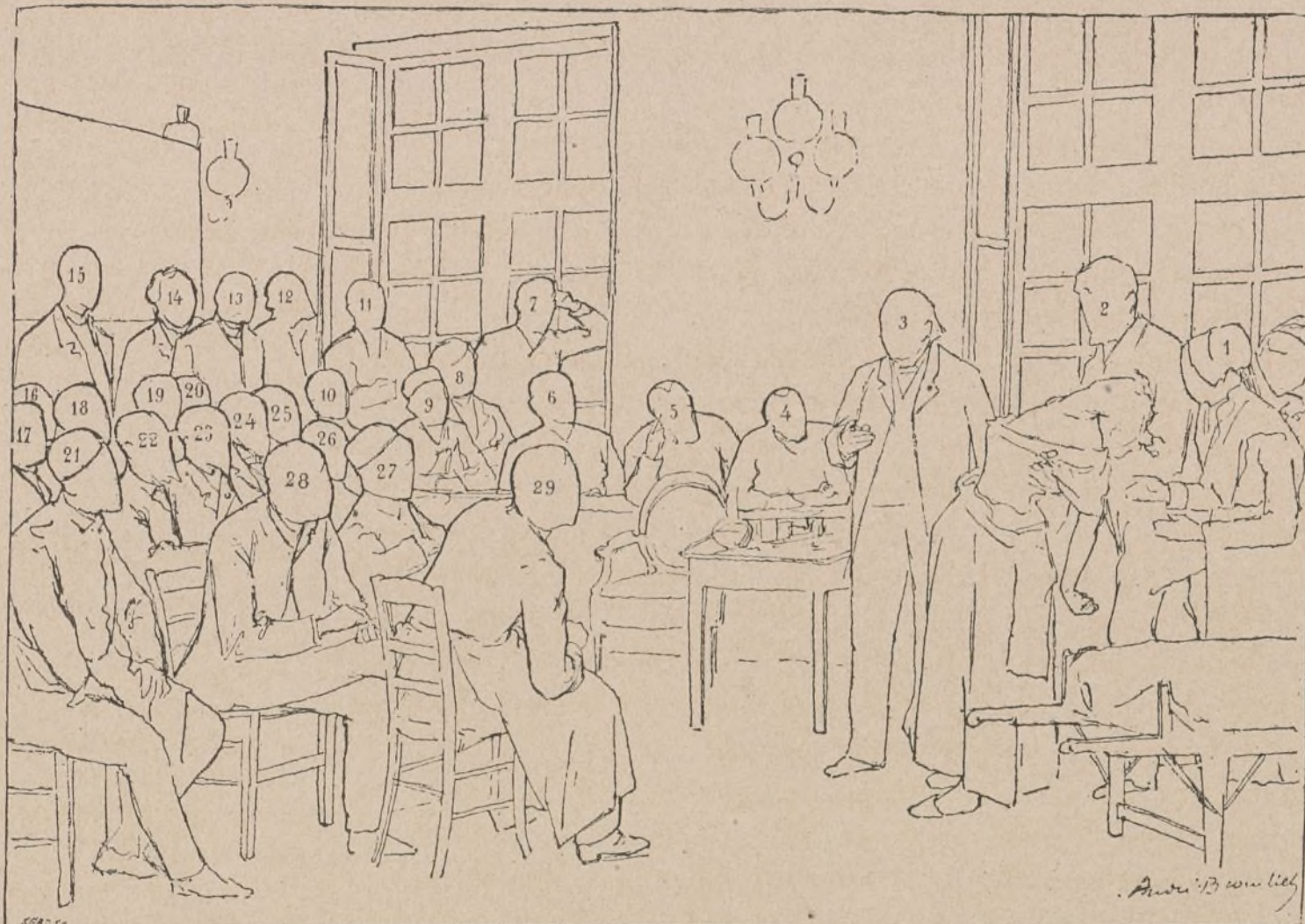
« L'artiste a réuni là des notabilités littéraires et scientifiques. Au premier plan M. Jules Claretie et M. Naquet, plus loin MM. Paul Arène et Burty, etc., etc... »

V.-F. M.

#### BEAUX-ARTS

### UNE LEÇON DE CLINIQUE A LA SALPÊTRIÈRE

Nous donnons aujourd'hui, comme supplément, la reproduction du tableau de M. André Brouillet, dont nous avons cru devoir donner le détail ci-contre, pour l'intelligence du sujet. Ce n'est pas que cette œuvre ne soit déjà très intéressante par elle-même au simple point



CROQUIS EXPLICATIF DU TABLEAU : Une leçon de clinique à la Salpêtrière, par M. ANDRÉ BROUILLET.

#### LISTE OFFICIELLE DES

### MEMBRES DU JURY DES RÉCOMPENSES DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889<sup>1</sup>.

#### CLASSE 9 (suite)

Ollendorff (Paul), éditeur, médaille d'or à l'Exposition de Barcelone 1888.

Rothschild, éditeur, médaille d'argent à l'Exposition de Paris 1878.

1. Voir les nos 22 à 42.



## CLASSE 10

Fortin (Ch.), papetier-imprimeur et fabricant de fournitures de bureau.

Pauilhac, fabricant de papier à cigarettes.

Varin (P.), fabricant de papiers à journal, médaille d'argent à l'Exposition de Paris 1878.

## CLASSE 11

Bouasse-Lebel, éditeur-imprimeur-lithographe en taille douce, médaille d'argent à l'Exposition de Paris 1878.

Parrot (maison Appel), imprimeur-chromolithographe, méd. d'or à l'Expos. de Paris 1878.

## CLASSE 12

Audra, photographe amateur, médaille d'argent à l'Exposition de Paris 1878.

Braun (Gaston), photographe des musées nationaux, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Chéri-Rousseau, photographe, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

(A suivre.)

## LE PAVILLON DE SIAM

Le roi de Siam, seul exposant de son royaume, a pourvu à tous les frais d'organisation et d'installation de la section siamoise, qui occupe, à l'extrémité de la rue du Caire, entre

le Japon et l'Égypte, une superficie de plus de deux cents mètres carrés. Le souverain indochinois a réuni, — dans une galerie à façade d'ordre composite avec ornements empruntés aux palais et aux temples de Bangkok, — vêtements royaux, palanquins, instruments de musique, habits d'hommes et de femmes, paramys de soie éclatante brodés d'or et d'argent, défenses d'éléphants, harnais, ouvrages en ivoire, ustensiles de cuivre, riz fermenté, etc., en un mot, tous les produits du pays des Thaï.

Mais le spécimen le plus curieux et le plus intéressant de l'industrie siamoise est, sans contredit, le pavillon isolé qui couvre cent mètres dans la même rue du Caire, près du



LE PAVILLON DE SIAM AU CHAMP DE MARS.

poste de pompiers et en face de l'Exposition indienne.

Figurez-vous un grand kiosque, avec quatre perrons disposés en angle droit, et double toit en gradins formé de briques verdâtres dont la tranche est dorée. Le plafond de cette construction en bois est de couleur rouge foncé. Cinq marches recouvertes de sparterie permettent — ou plutôt permettraient si l'on enlevait les barrières protectrices — de pénétrer dans une vaste salle, où sont installés quelques tables dorées à deux et à quatre pieds, et de hauts tabourets, carrés, disparaissant sous des housses, mais dont la simplicité luxueuse nous est révélée par ceux que l'on retrouve dans l'exposition des Produits divers. Si les pieds de ces tabourets dorés sont sculptés, leur surface supérieure est plate et sans ornement; des coussins, brochés et bordés d'or, en dissimulent la nudité.

Les quatre portes identiques du kiosque sont formées par de petites colonnettes d'un travail aussi élégant que gracieux : c'est une étroite bande d'étoiles en glaces minuscules et contiguës, sur fond vert, encadrée de deux autres bandes de petits rectangles, rouges et bleus, alternés, véritable marqueterie multicolore. Les frontons, en bois sculpté, disparaissent entièrement sous de petites mosaïques, or sur fond bleu ou rouge : des statuette de Bouddha sont placées de chaque côté, dans le bas. Des feuillages en bois doré fouillés avec beaucoup d'art et incrustés de losanges verts, rouges et bleus, forment portique. Les rampes des escaliers sont faites de panneaux dorés et ajourés, représentant des paysages avec personnages, qui rappellent les meilleures sculptures japonaises. Des statuette, à têtes, mains et pieds verts et rouges, coiffées de chapeaux coniques, vêtues de filigrane ou de toile métallique dorée,

levant haut la jambe comme pour une pyrrhique échevelée, couronnent les perrons. Ces danseurs ont les doigts surchargés de bagues énormes, et de chaque côté de leur bouche grimaçante sort une dent extravagante, assez semblable aux crocs des sangliers.

On serait porté à considérer cette construction comme une réduction de pagode, ou tout au moins à lui attribuer un caractère religieux; ce serait une erreur. C'est simplement le pavillon où le roi a l'habitude de prendre le thé, dans les jardins attenant au palais de Bangkok, sur les rives de Mé-nan. Il a été envoyé à l'Exposition, comme spécimen de l'architecture siamoise, surchargée d'ornements, de peintures et de sculptures, presque toutes resplendissantes de l'éclat de l'or dont on les a recouvertes, et n'ayant qu'un seul défaut, celui de trop se ressembler les uns aux autres.

V.-F. M.









BEAUX-ARTS. — UNE LEÇON CLINIQUE A LA SALPÊTRIÈRE, tableau de M. ANDRÉ BROUILLET.

SCEAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

Ayuntamiento de Madrid



